

très bien coexister avec l'unité de dogme et de croyance, l'Eglise orientale a toujours montré une tendance marquée à l'hérésie. C'était comme la conséquence de la subtilité de l'esprit grec et de la passion qui le tourmentait de faire de la métaphysique à outrance.

Longtemps avant le schisme de Photius, de nombreuses sectes y avaient pris naissance, dont quelques-unes, comme les nestoriens et les monophysites, ont traversé tous les siècles jusqu'à nous. Les pontifes de Rome luttaien^t vaillamment contre cet ivraie que semait toujours l'*inimicus homo*. Mais le combat devint plus incertain, du jour où le patriarche de Constantinople mit en doute la suprématie du pape, sous prétexte que les pouvoirs d'un siège patriarcal dépendaient du rang politique de la ville où il était placé. En partant de là, le patriarche prétendait qu'après la chute de l'empire d'occident, Rome n'étant plus capitale, le siège de Constantinople, capitale de l'empire d'orient, était au moins l'égal du siège papal et que son titulaire échappait à la juridiction romaine.

Tel a été le véritable point de départ du schisme d'orient. Les divergences dogmatiques sont venues s'y greffer comme par surcroît, pour masquer ces motifs purement humains, mais elles sont toujours restées, en réalité, au second rang. De nos jours encore la suprématie de l'évêque de Rome est le grand, le seul obstacle véritable à l'union des Eglises orientales. C'est ce qu'avouait ingénument, en 1893, M. Pobiédonostsef, procureur du Saint-Synode de Pétersbourg.

Dans le principe, les patriarches schismatiques de Constantinople, tout en prétendant ne plus relever de Rome, voulaient garder sous leur juridiction toutes les Eglises orientales de leur rite. Ils ne comprenaient pas comment l'idée même sur laquelle reposait le schisme amènerait, un jour ou l'autre, l'émiettement de leur obédience en autant de centres